

Et le cœur fume encore (une pépite)



LOÏC NYS

Ici, les hommes jouent des femmes, les Noirs des Blancs, puis changent, intervertissent, comme si chacun avait pu jouer tous les rôles car ils n'en formaient qu'un : des blessés de la guerre d'Algérie.

Et ces plaies sont peut-être silencieuses, mais elles ne se sont jamais tuées puisque leurs enfants les entendent encore. Nourrie de témoignages et d'archives historiques, cette pièce puissante et subtile fait resurgir ce passé qui hante plus qu'une génération. Celle de la guerre, bien sûr, a besoin de sa mémoire ; mais celle d'aujourd'hui veut connaître son histoire. Et ce besoin d'identité maintenant révèle les identités meurtries d'hier.

Tissant le fil entre ces souvenirs et leur douloureuse transmission, le spectacle nous replonge dans cette longue déchirure que fut le conflit algérien à travers une mise en scène dynamique et ingénieuse. Il y a, évidemment, eu la torture de chaque côté, l'envie de désobéir aux ordres injustes, le bateau pour Marseille pour certains, le cercueil pour d'autres, et la culture que cette pièce met judicieusement en avant, des pièces engagées de Kateb Yacine au sulfureux roman « Le déserteur » de Jean-Louis Hurst.

Mais il y a surtout les années d'amertume qui, de chaque côté de la Méditerranée ont incrusté la haine : l'indépendance trahie par un régime qui s'est mis à torturer son peuple ; le mépris de la métropole pour ses revenants et ses harkis.

Portée par sept comédiens talentueux, la pièce culmine dans une scène magistrale fêtant les trente ans d'une amicale d'anciens soldats qui, tour à tour drôle puis tragique, condense chacune de ces meurtrissures. Car tous, anciens de l'OAS, porteurs de valises, harkis, pieds-noirs, militaires obéissants, fellaghas, avaient une bonne raison d'être dans un camp. Une bonne raison pour que, tant d'années après, leur cœur fume encore.

Youness Bousenna

